



Éditorial

Dossier – Judaïsme: religion, culture, nation

Catherine Chalier*

Parler du judaïsme au singulier reste une gageure tant la pluralité des interprétations de la Torah ¹ sont multiples et doivent le rester, mais aussi tant la pluralité des façons concrètes de vivre ce judaïsme sont diverses. Et cela même si les normes de comportement enseignées par la loi (*Halakha*) sont censées s'appliquer à tous les juifs car, comme on le sait, ils s'en exemptent très souvent. Personne ne détient donc le monopole de l'exacte amplitude du mot « judaïsme ». Je voudrais cependant dans cette brève étude proposer une réflexion sur un vocable qui me semble pouvoir fédérer et orienter ces diverses expressions du judaïsme : celui d'espoir.

En effet, une lecture même superficielle de la Torah, montre que le texte ne fait jamais de la résignation au malheur, fût-il extrême, le point final où échouer. Même dans ses terribles *Lamentations* qui décrivent avec des détails sinistres la destruction du Temple de Jérusalem, le prophète Jérémie dont l'âme, dit-il, s'est affaissée en lui, dit soudainement ceci : « Mais voici la pensée qui s'éveille en moi, et c'est pourquoi j'espère. C'est que les bontés de l'Eternel ne sont pas taries et que sa miséricorde n'est pas épuisée. Elles se renouvellent chaque matin, infinie est Ta bienveillance. L'Eternel est mon lot, dit mon âme, aussi j'espère en Lui » (3, 21-24). Propos qui ne signifient aucunement que le prophète croit que dans un temps futur

* Philosophe et traductrice française, auteure de plusieurs ouvrages sur les liens entre la pensée hébraïque et la philosophie. Professeure émérite de philosophie à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Pays d'origine: France. E-mail: chalc@club-internet.fr

¹ Au sens strict le mot Torah qui signifie enseignement correspond au Pentateuque, au sens large à la Bible dans son ensemble. On distingue aussi Torah écrite, le texte proprement dit, et Torah orale, *Torah ché béal Pé* (la Torah qui est sur la bouche, qui inclut tous les commentaires, dont le Talmud ou encore la Cabbale, mais aussi les commentaires philosophiques qui se sont développés à partir d'elle). Voir mon livre: Chalier (2014).

la situation qu'il vit présentement s'arrangera enfin et que le bonheur reviendra pour lui. Ou encore que la « bonté » de l'Éternel ressemble à une consolation ou à une compensation après tant d'épreuves. Cela équivaldrait à confondre l'espoir avec l'idée que les péripéties temporelles qui font tant souffrir finiront par trouver une issue positive, fût-ce au détriment de ceux qui y perdent leurs vies au cours d'elles. Ce serait se méprendre aussi sur le sens de cette « bonté » car elle n'est pas tant celle que l'on voudrait recevoir pour soi que celle qu'on se trouve ou se retrouve capable de donner. Mais où trouver cette force quand le vertige du désespoir fait tout vaciller ?

L'espoir de Jérémie se lie donc au « renouvellement » des bontés de l'Éternel. Le mot hébreu pour évoquer cette bonté est *hesed*, c'est-à-dire un don d'amour sans condition, un don qui se renouvelle chaque jour, au plus secret de chaque créature, sans toutefois ressembler à un bonheur, une réussite, une guérison enfin là, c'est-à-dire à tout ce que nous désirons ardemment quand nous souffrons. Mais, précisément, vouloir donner un objet défini à notre espoir passe à côté de ce renouvellement. L'espoir s'éprouve en chaque instant où, en dépit de notre détresse, se renouvelle *pour nous, en nous*, le « c'était bon », voire « très bon », de la création (Gn 1). Que cette parole jamais reprise, malgré l'effrayante profondeur du mal fait et du mal subi, continue d'habiter les psychismes, tel serait l'espoir. Espoir indémontrable par une argumentation convaincante, espoir sans raisons d'espérer, espoir qui ne relève d'aucune prédication, mais espoir dont témoignent tant de vies jusque dans l'humilité de leurs jours.

Dans l'optique de Jérémie, et de la Torah en général me semble-t-il, l'espoir se pense et s'éprouve, non comme une assurance quant à une finalité heureuse, mais comme une proximité retrouvée avec ce point de bonté pré-originare qui nous donne à penser, et à éprouver donc, qu'aussi terrible et horrifiant soit le mal qui accable et qui transit d'angoisse, il n'est pourtant pas « le contemporain, l'égal, et le frère jumeau du bien », il est « au dessous, plus bas que le Bien » (LEVINAS, 1972, p. 89). Cela signifie que l'espoir se lie avec la certitude qu'il est possible, maintenant, même quand les ténèbres menacent, d'approcher ce point de bonté au

cœur du renouvellement quotidien de la création. S'agit-il là d'un secret oublié, enfoui au plus profond des psychismes humains et combattu par eux lorsqu'ils estiment que rien ne le ratifie dans l'histoire ? Ou encore quand ils préfèrent croire que si le mal obscurcit la réalité à tous les niveaux où elle s'exprime – spirituel, psychique, intellectuel et matériel – c'est parce qu'il est décidément plus fort que ce bien ?

Les innombrables forfaits des humains, leurs malheurs si souvent sidérants, semblent en effet nous prouver l'illusion d'un tel espoir. Pourtant, comme le dit à sa façon la philosophe Eliane Amado Levy-Valensi, cet obscurcissement et ce recouvrement du bien par le mal ne parviennent pas à décourager les humains. Les plus justes d'entre eux, dussent-ils rester inconnus, se tiennent toujours prêts à dégager un peu d'espace – en eux-mêmes, dans leurs rapports avec autrui, et dans leur désir de Dieu – par où le bien pourrait enfin éclairer le monde et permettre aux créatures de rendre grâce, en dépit de leurs drames. Ce qui peut s'obtenir par des pensées, par des paroles et par des actes qui combattent l'emprise du désespoir, du mensonge et de la cruauté. Mais, pour ce faire, ces humains là doivent aussi découvrir comment l'Unité première continue de les habiter, au plus secret d'eux-mêmes. Cela reste difficile car, pour y parvenir, il faut aussi le désirer et, pour le désirer, il faut force et grâce tant le morcellement de la réalité paraît sans issue au regard des maux de toutes sortes qui l'abîment. L'être humain oublie donc souvent que « la réalité de Dieu se révèle en lui-même », comme les mystiques en ont l'intuition (LÉVY-VALENSI, 1962, p. 170).

Or c'est à mon avis cet espoir là, quelle que soit la façon concrète de le penser et d'en faire l'expérience, qui a accompagné les juifs au cours de leur histoire. Le « corps à corps avec le mal » (LÉVY-VALENSI, 1962, p. 164) qu'ils ont si constamment dû affronter alla de pair avec une ténacité extrême mise à ne pas lui céder, comme s'il s'agissait d'un destin indépassable. Il s'agissait par contre de « choisir la vie » (Dt 30, 19), une vie en alliance avec la parole qui dit « c'est bien ». Et cela donc, en dépit de l'effroi, voire de la sidération par le mal. Et si les témoins juifs de *cet espoir là* ont suscité tant de dénigrement, de jalousie et de haine, c'est

aussi parce que, de fait et en droit, cet espoir là concerne *tous* les êtres humains, y compris bien sûr ceux qui le refusent.

« La révélation faite à Israël concerne l’humanité entière », explique ainsi Eliane Amado Lévy-Valensi (1962, p. 603), c’est toute l’humanité, et toute vie singulière, qui a besoin d’une temporalité orientée par cette parole « c’était bien », c’est-à-dire par la paix et l’alliance qu’elle appelle à réaliser entre les créatures, alors que le mal ne cesse de croître et de prospérer sous la forme de la division et de l’hostilité, de la confusion et du nihilisme. Mais l’Occident chrétien n’aurait-il pas succombé trop souvent à la tentation de condamner l’être humain à son impuissance en enseignant qu’il ne pouvait rien sans Sauveur ? Le judaïsme, dans ses très diverses composantes, ne plaiderait-il pas par contre, fût-ce à son insu, la cause de la possibilité pour l’être humain de participer à cette œuvre de rédemption par ses actes, ses paroles et ses pensées ?

La vindicte antisémite qui résonne si souvent encore et qui se pare de mille et une raisons, contradictoires d’ailleurs, refuse que cet espoir concerne tous les êtres humains. Or un destin *humain* n’est pas celui d’une « force qui va » en toute indifférence à ce qui n’est pas elle, il ne consiste pas non plus à répéter un malheur reçu en héritage au cours de sa vie propre, voire à le transmettre à ses descendants. Il existe certes un « *fatum* initial » dont toutes les vies sont marquées et il ne s’efface certes pas de lui-même, mais il peut être dépassé par une histoire créatrice, grâce au Je qui émerge de celle-ci et grâce aux nouveautés dont il devient capable. C’est cela en quoi consiste l’espoir. Mais, pour y parvenir, il faut aussi que ce Je rencontre les altérités et les polarités qui lui font face, qu’il les reconnaisse plutôt qu’il ne désire les dominer, les assimiler ou les détruire. Le judaïsme enseigne que, pour y parvenir chaque jour de nouveau, et surtout bien sûr quand fatigue, désarroi et tristesse risquent de gagner leur pari destructeur, il convient de continuer, soir et matin, de tendre l’oreille vers l’écoute des mots « c’était bon » (*tov*) enfouis au plus secret de notre psychisme. Tant que nous le ferons, l’alliance tiendra bon, malgré tout ce qui advient qui paraît plaider la cause du contraire.

RÉFÉRENCES

CHALIER, Catherine. **Lire la Torah**. Paris: Seuil, 2014.

LEVINAS, Emmanuel. **Humanisme de l'autre homme**. Paris: Fata Morgana, 1972.

LÉVY-VALENSI, Éliane Amado. **Les niveaux de l'être: la connaissance et le mal**. Paris : Presses Universitaires de France, 1962.